

Alain Lipietz

« Le logos, c'est-à-dire la recherche du sens, doit aujourd'hui l'emporter sur la rationalité instrumentale et amener à penser au bien-fondé de ce qui est faisable. »

Dans le court XX^e siècle, celui qui a commencé en 1914, nous avons assisté à l'apogée catastrophique du modernisme, cette idéologie qui croyait en la corrélation linéaire entre progrès technique et progrès moral. Il ne s'agit pas de refuser la modernité en bloc, je ne pense pas que le *nec plus ultra* du devenir humain se situe dans les sociétés primitives. La machine économique, associée à une touche d'esprit social, a fonctionné dans certains pays, et la modernité a été source de progrès considérables dans le domaine de la santé, par exemple. Mais le système ne fonctionne plus. Notre héritage des penseurs positivistes du XIX^e siècle nous a fait oublier la leçon de Montaigne : « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* ».

Les marxistes ont poussés très loin la rationalité instrumentale. Mais ce ne sont pas les seuls. Trois noms résument l'abomination des intellectuels fascinés par les solutions radicales : Hiroshima, Auschwitz et le Goulag. Maintenant encore, nous sommes confrontés avec les monstruosité purement scientistes : sang contaminé, vache folle, amiante... Le mouvement écologique s'est développé fondamentalement en réaction contre tout cela. Le logos, c'est-à-dire la recherche du sens, doit aujourd'hui l'emporter sur la rationalité instrumentale et amener à penser au bien-fondé de ce qui est faisable.

En ce qui concerne les intellectuels, on pourrait dire que ce siècle marque la victoire de Hegel sur Jaurès. Le premier affirmait que « *Tout ce qui est réel est rationnel et tout ce qui est rationnel est réel* ». Mieux encore, par sa formule à propos de Napoléon, « *J'ai vu passer l'Esprit à cheval* », Hegel intégrait la puissance militaire comme composante légitime du progrès. A l'inverse, Jaurès n'avait pas une vision unidimensionnelle de son engagement dans la lutte collective pour l'émancipation des travailleurs. Son attitude pendant l'affaire Dreyfus est une brillante illustration de sa compréhension, certainement très intuitive, de l'autonomie des différents plans.

Le mouvement intellectuel ne peut reprendre qu'en rompant avec l'hegelianisme largement partagé par le stalinisme, l'ultralibéralisme mais aussi les scientifiques eux-mêmes. L'intellectuel va devoir prendre une distance critique par rapport à la raison instrumentale. Il doit ne pas perdre de vue, au nom de la pluralité des valeurs comme le principe de précaution ou le principe de solidarité..., que le travail sur la vérité est une valeur autonome.

Deux figures, totalement différentes, balisent ce type d'intellectuel : Habermas et Levinas. Habermas va se situer en « *maître de jeu* ». Il va organiser le débat, point d'orgue des oppositions. A l'inverse, Levinas va se laisser saisir par une évidence, une loi qui nous arrive du dehors. Avec une dimension plus prophétique, moins proche du rationalisme à la française.

Un intellectuel, c'est celui qui n'oublie jamais les leçons de Pascal. Le philosophe et savant, qui a su tenir tête au roi à propos des jansénistes, a merveilleusement exprimé la complexité du réel et de l'aventure humaine : « *Rien n'est simple qui s'offre à l'âme, et l'âme ne s'offre jamais simple à aucun objet* » ●



Economiste au Cepremap, né en 1947, issu de l'École polytechnique, il est le type même de l'intellectuel militant depuis les années 70. Il se fait surtout connaître à partir des années 80 par ses analyses critiques de la gestion économique de la gauche, en particulier dans *L'Audace ou l'enlèvement* (La Découverte, 1984), ses analyses de l'industrialisation dans le tiers monde dans *Mirage et miracle* (La Découverte, 1985) et se rapproche ensuite de l'écologie politique. Devenu l'intellectuel organique des Verts, il publie en 1993 aux éditions La Découverte, *Vert espérance. L'avenir de l'écologie politique*.